



جامعة يحيى فارس المدية
مخبر تعليمية اللغة والنصوص (م.ت.ل.ن.)

Université Yahia FARÈS Médéa
Laboratoire de Didactique de la Langue et des Textes
(L.D.L.T.)

Intelligence Du Signe En Proces : Pour Decoloniser Notre Pensee

Foudil DAHOU
Université de Ouargla
Bachir BENSALAH
Université de Biskra

Revue Didactiques

ISSN 2253-0436

Dépôt Légal : 2460-2012

EISSN : 2600-7002

Volume 05N° 02Juillet–Décembre 2016/pages 70-79

**Référence : Foudil DAHOU & Bachir BENSALAH,
«Intelligence Du Signe En Proces : Pour Decoloniser Notre
Pensee», Didactiques Volume 05 N° 02juillet-Décembre
2016,pp.70-79,
<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/300>**

Intelligence Du Signe En Proces : Pour Decoloniser Notre Pensee

Foudil DAHOU
Université de Ouargla
Bachir BENSALAH
Université de Biskra

Abstract:

What process of authenticity is semiologically induced by the sign in its reconstruction of the human being?

What hope of reconciliation does the sign consolidate and/or counteract at the expense of the future of man in the exploration of communication led by him in his concern to meet his fellow man?

What ideological betrayal does the linguistic sign claim in its semiological infidelity to the expression of man in his search for the self and the other?

What ontological promise does the sign have to keep with regard to the being of man condemned since Babel?

Résumé:

Quelle démarche d'authenticité est-elle sémiologiquement induite par le signe dans sa reconstruction de l'être humain ?

Quel espoir de réconciliation le signe consolide-t-il et/ou contrecarre-t-il aux dépens du devenir de l'homme dans l'exploration de la communication menée par celui dans son souci de rencontrer son semblable ?

De quelle trahison idéologique se réclame le signe linguistique dans son infidélité sémiologique à l'expression de l'homme dans sa recherche du soi et de l'autre ?

Quelle promesse ontologique le signe doit-il tenir vis-à-vis de l'être de l'homme condamné depuis Babel

Au sens le plus large, suggéré par l'étymologie, la (dé)colonisation est un compromis de deux états humains distincts, l'emprise d'une volonté étrangère sur une autre volonté, caractérisée par l'inhibition de la conscience de soi et entièrement soumise à l'aliénation des signes linguistiques tout

en tendant vers une libération de l'esprit dominé par un mouvement de projection du devenir humain.

«*Le langage intervient comme une puissance destinée à nous exproprier de nous-même, pour nous aligner sur l'entourage, pour nous modeler selon la commune mesure de tous : il nous définit et nous achève, nous termine et nous détermine.*»¹

Au-delà des obstacles culturels à l'étude du signe, il se pose généralement un difficile problème de définition opératoire dans la mesure où tout ce qui est capté par nos cinq sens habituels se donne à lire comme signe à interpréter en fonction de trois sortes de vécus majeurs : vécu historique, vécu social et vécu psychologique.

Une schématisation assez simpliste de ces trois vécus nous permettrait une représentation sous forme de trois cercles concentriques de force centrifuge de l'individu à l'histoire via la société.

Le vécu psychologique correspond au signe-être faisant l'homme conscient de ses motivations. Le vécu social coïncide avec le *signe espace* des subjectivités collectives. Le vécu historique synchronise le *signe-domination* humaine du temps par la virtualité de l'extrapolation en inscrivant l'esprit humain dans la sphère de l'intelligence théorique.

Ces vécus sont des objets que la sémiotique aborde afin de donner des réponses précises susceptibles de nous rassurer sur notre dénaturation. L'homme est sa propre victime ; sa curiosité originelle l'a condamné à devenir un être dénaturé, c'est pourquoi il paye le prix fort de sa bêtise ; son incursion dans la culture.

¹GUSDORF Georges, La Parole, Coll. Initiation philosophique, PUF, Paris, 1968, p.41.

Nous assistons depuis la naissance de son intelligence théorique à la prise de pouvoir du signe *culturel* comme agression et transgression du signe naturel. D'où la souffrance de l'humanité et la nécessité d'une science du signe.

«(...) *Nous sommes des êtres voués à extraire, vaille que vaille, l'intelligible du sensible. Tant que nous ne comprenons pas, nous souffrons. Mais dès que nous avons compris, nous éprouvons une joie intellectuelle sans pareille.*»² Le signe vécu incarne notre réalisation personnelle ; propre produit de notre intelligence, il symbolise la réflexion de celle-ci sur notre praxis de la vie à travers nos constructions matérielles et spirituelles dans l'absolu de notre organisation et hiérarchisation sociale.

A ce titre, *«la sémiotique (...) a pour ambition d'explorer des ensembles d'objets susceptibles d'être « signifiants » et de faire apparaître que ces objets ne produisent du sens que parce qu'ils constituent un système, ce système devant lui-même être révélé grâce à une théorie de la signification, sinon il ne relèverait que du sens commun et serait immédiatement intelligible à tous.»*³

Cet au-delà du sens commun trahit, à la fois, notre faiblesse et notre volonté *«(...) de conscientisation progressive de l'antopsycholinguistique (...)»*⁴ du signe qui bouleverse notre discours d'enseignant aux prises avec l'accent d'une absurde nostalgie et l'urgence d'une nécessaire volonté réparatrice⁵ de notre conscience extérieure.

² BOILEAU-NARCEJAC, *Le Roman policier, Que sais-je ?* n°1623, PUF, Vendôme, 1975, p.08.

³ DEBYSER Francis, «Des cartes qui parlent », in *ECHOS* n°83, CIEP, Sèvres, 1997, p.47.

⁴ Cf. ESTIVALS Robert, *La Bibliologie, Que sais-je ?* Edition Dahlab, 1996, p.05.

⁵ Cf. RABANNE Paco, *La Force des Celtes*, Editions J'ai lu n°4776/3, Michel Lafon, 1996, p.23.

Pourtant qu'on ne s'y méprenne pas. Notre communication ne prétend nullement fournir une histoire détaillée et complète du signe. Outre le fait que cela a été longuement élaboré dans des travaux préliminaires de véritables spécialistes, telle n'est pas notre intention. Nous voulons seulement et simplement traiter de la possibilité de spéculer et d'extrapoler sur les virtualités et les dilemmes du signe, plus particulièrement et à la fois signe linguistique et sémiologique, étant donné le rôle d'importance que joue le signe dans la praxis humaine. Nous voulons naturellement faire part de nos desseins de lecteur du signe. Nous posons des questions avec nos mots et nous recherchons des réponses incertaines avec ceux des autres, intimement convaincus de l'idée fondamentale que *«le langage établi (...) représente en réalité une sorte d'examen de conscience de la communauté, un horizon culturel dont chaque pensée personnelle subit l'influence.»*⁶

Cette influence, nous tentons d'y échapper pour proclamer notre existence en tant que sujet grâce au pouvoir du signe d'exprimer, d'extérioriser notre intimité langagière que nous qualifions maladroitement de monologue et qui nous inscrit fortement dans l'aparté. Parce que le signe autorise l'aparté, il constitue une pratique projective de notre mémoire individuelle confrontée à la mémoire collective. *«Le signe est [alors] une fracture qui ne s'ouvre jamais que sur le visage d'un autre signe.»*⁷ Il devient création, c'est-à-dire cette production de sens liée à l'histoire grâce à la re-présentation de l'absence des événements. Le signe se transforme dès lors en matrice de représentativité en nous soumettant à la suprématie de la langue ; de fait, *«l'homme n'est plus que le serviteur des représentations collectives dont la langue affirme la pérennité.»*⁸

⁶ GUSDORF Georges, op. cit., p.30.

⁷ BARTHES R., [notes de lecture].

⁸ GUSDORF Georges, op. cit., p.31

Cependant, parce que nous sommes capables d'un acte synthétique de conscience, nous nous révoltons et notre révolte est verbe. Ce verbe est générateur absolu qu'il transcende l'homme malheureusement oublieux de la malédiction de Babel. « Mais, rappelons-le, notre esprit est ainsi fait qu'il va du mystère à la vérité par l'angoisse. »⁹

Il émerge paradoxalement de cette angoisse une volonté de nous dépasser, une force d'intelligence, une énergie intellectuelle qui incitent à la recherche et poussent l'homme, en s'interrogeant, à rechercher dans l'archéologie de sa pensée.

Notre pensée est un domaine prodigieux qui ne demande qu'à être exploré, tout du moins qui ne se laisse révéler que par la seule compréhension/explication de systèmes de signes.

La puissance du signe réalise à ce titre l'hégémonie de la pensée humaine. « On peut considérer comme une démarche préliminaire l'art rupestre des hommes de l'époque glaciaire, dans lequel l'image devient peu à peu signée par la schématisation. »¹⁰

C'est pourquoi, le signe constitue le facteur privilégié du progrès de compréhension personnelle et collective en assurant la conservation de la mémoire de l'humanité. Pour pasticher Albert Labarre, le signe doit être considéré à son point d'aboutissement normal ; il ne prend son entière signification que sous les yeux de son interprète ; il n'y a de signe complet que le signe lu et interprété.¹¹

Chaque signe étant une entité suppose une attitude responsable de l'information, une attitude active devant la pensée. Aussi entreprendre de connaître le signe, c'est précisément et proprement éviter, à son insu, d'être débordé ou entraîné par lui.

⁹ BOILEAU-NARCEJAC, op. cit., p.23.

¹⁰ LABARRE Albert, Histoire du livre, Que sais-je ?, n°620, PUF, 1970, Ed. Dalab, 1994, p.07.

¹¹ Idem, p.05.

Il est vrai par ailleurs que le signe compose le support attiré de l'idéologie d'un homme ; en fait selon le mot de Paul Angoulvent, son meilleur ambassadeur spirituel.¹² Pourtant, aujourd'hui, le signe est menacé de confiscation à cause d'une certaine récupération commerciale et d'une manipulation certaine des esprits, notamment entre autres dans les domaines politique et publicitaire. Situation d'autant plus regrettable que *« l'homme, par vocation primordiale, est justement une conscience libre. (...) L'homme est une conscience, qui finalement transcende toute connaissance. En effet, il n'est pas seulement objet de science : il en est surtout le sujet, et c'est ce qui le distingue fondamentalement de tous les autres ordres de l'existant. Il est le connaissant animé du désir, jamais totalement assouvi, de connaître et de se connaître. Et à mesure qu'il connaît et se connaît, il découvre combien il ignore le monde, et combien il est inconnu à lui-même. Nos sciences creusent à chaque instant davantage devant nous l'abîme de nos ignorances. Arriveront-elles un jour à le combler ? »*¹³

La réponse est des plus incertaines parce que l'homme se(re)découvre justement comme cet éternel insatisfait dont la seule particularité consiste dans la capacité à se re-présenter grâce aux relations d'identité exprimées par les verbes être, rester et devenir. C'est la perspective contrastive, inscrite dans le temps et l'espace, qui lui fournit alors le prétexte majeur à l'altérité par la différence mais essentiellement par la discrimination avec l'idée que *« quand la curiosité prend le pas sur la sympathie, l'étranger devient étrange. La différence qui sépare se substitue à la différence qui relie. »*¹⁴

¹² Ibid., p.117.

¹³ TALBI Mohamed, BUCAILLE Maurice, Réflexions sur le Coran, Ed. Seghers, Paris, 1989, p.100.

¹⁴ RICOEUR Paul, Temps et récit – 3. le temps raconté, Coll. Points Essais, Editions du Seuil, Paris, 1985, p.268.

Cet effet de substitution met l'accent sur les confrontations inter maissurtout intra-personnelles par signes interposés au point où nous sommes en demeure de nous réfléchir : *«Evidemment, en un sens, celaest dérisoire : qu'y a-t-il de commun entre mon nom, et moi-même ? Mon nom au fond, ne m'est rien – Mais d'un autre côté, que suis-je sans mon nom ? Qu'est-ce qu'exister ? Porter un nom. Qu'est-ce quemourir ? N'être plus qu'un nom... »*¹⁵

Notre nom étant aussi notre «signature», ambitionne de fonder notre référentialité identitaire par une approche auto-critique de l'héritage humain de la symbolique des signes dans la mesure où le signe est potentiellement porteur de croyances mais également de superstitions. C'est pourquoi *«nous avons le droit et le devoir de nous poser des questions fondamentales»* ¹⁶ sur nos pratiques de penser et d'agir ; pratiques dont le signe se révèle être simultanément instrument et finalité par la prise en charge individuelle et collective intérieurement vécue du sens de l'être et du devenir de la dimension humaine de l'existence.

Aussi, notre nom se donne-t-il à saisir comme une transmutation de valeurs collectives dans la présence de l'individualité pour laquelle l'indivis est en constante recherche de lui-même grâce à la seule chose qui, en dehors de ses actes, lui survit : son signe de reconnaissance au sens plénier du mot. C'est ainsi que le signe réalise notre enracinement et nos aspirations dans leurs rapports à nos références. L'interprétation du signe matérialise alors ce jeu d'influence extrinsèque / intrinsèque dont nous sommes à la fois la victime et le coupable.

Ce jeu d'influence forge *«le colonialisme intellectuel(...)»*¹⁷ qu'ils'agit de renier puisque le schème qui le

¹⁵ THERON Michel, Réussir le commentaire stylistique, Ellipses, Edition Marketing, Paris, 1992, p.21

¹⁶ POTTIER Bernard, Théorie et analyse en linguistique, Coll. Langue Linguistique Communication, Hachette classique, Paris, 1987, p.42

¹⁷ GARDET Louis, Les hommes de l'Islam : approche des mentalités, Editions complexe, Bruxelles, 1984, p.317.

sous-tend condamne l'esprit à toute dignité de se penser, attitude fondamentale de développement technique et de développement humain.

C'est parce que le signe habite justement la mémoire humaine qu'il est garant du développement de l'espèce humaine partagée -aux plans scientifique, technologique et technique- par la dialectique du ressourcement et du renouvellement due en partie à la complicité et à la manipulation du signe linguistique et partant du signe sémiologique. A ce titre, le signe sémiologique n'est plus simplement outil mais devient essentiellement conception du monde. En effet *«chaque nouveauté technique est beaucoup plus qu'un moyen ; elle est une puissance culturelle. Ses effets foudroyants réduisent à néant non seulement les résistances physiques, mais aussi les aspirations et les modes de vie. Les technologies modèlent les sentiments et façonnent les conceptions du monde. Les traces spirituelles qu'elles laissent sont probablement plus profondes que les traces matérielles.»*¹⁸

C'est naturellement en ce sens particulier que le degré de technicien équivaut nullement au degré de civilisation ; le degré de technicien est en fait ni le signe le plus évident ni le plus pertinent de l'être civilisé. Il est davantage significatif d'une rupture des civilisations matérialistes¹⁹ avec la mémoire humaine collective dans ce qu'elle a de plus spirituel.

«Quant au signe linguistique, il constitue « l'arène » où s'affrontent des forces sociales contradictoires. La communication sociale est au centre de cette conception : *« le mot est une sorte de pont jeté entre moi et les autres. S'il prend appui sur moi à une extrémité, il prend appui sur mon interlocuteur. Le mot est le territoire commun du locuteur et de*

¹⁸ SACHS Wolfgang, ESTEVA Gustavo, Des ruines du développement, Les Editions El-Hikma, Alger, 2000, p.35.

¹⁹ Cf. PONT-HUBERT Catherine, Dictionnaire des symboles, des rites et des croyances, Coll. Hachette Littératures, Editions Jean-Claude Lattès, 1995, p.14.

l'interlocuteur ». »²⁰ Il constitue la clé de la communauté dans le devenir des interactions de ses membres à travers de leurs facultés de compréhension et d'expression qui sous-tendent la première réalité de la communication humaine, à savoir la concurrence comme catégorie socioculturelle de l'action de l'homme.

Pourtant, pour mieux agir sur lui-même et le monde qui le circonscrit, l'homme doit pouvoir mieux réfléchir ; autrement dit être à même de donner les instruments d'une réelle réflexion fondée sur la nature des entités. Cela revient à s'interroger sur « (...) les êtres, ou éléments de base, à partir desquels se construisent les structures ; les structures ou modèles d'organisation des êtres ; les valorisations ou manipulations que l'on fait subir aux structures à des fins de communication mieux finalisée. »²¹

La communication compose justement ce remède d'intelligence de l'homme inventeur contre la solitude. La communication pactise avec la mémoire de l'humanité pour réécrire les plus grandes œuvres de l'esprit et forger la conscience sociale dans la compréhension des mouvements des idées.

C'est pourquoi nous sommes intimement convaincus que la rencontre historique du signe linguistique et du signe sémiologique proclame et instaure la suprématie de la communication écrite ; celle-ci qui rend compte de l'homme à lui-même à condition qu'il se préserve de l'orgueil et du narcissisme réducteurs et qu'il puisse sereinement user de sa faculté suprême de réfléchir et de se penser librement.

« En effet il n'y a pas un seul genre de spéculation qui soit, parce qu'œuvre d'homme, à l'abri des errances et des excès. La liberté créatrice et innovatrice est à ce prix, comme toute liberté. »

²⁰ BAKHTINE, cité par BACHMANN Christian, LINDENFELD Jacqueline, SIMONIN Jacky, Langage et communications sociales, Coll. LAL, Hatier/Didier, Paris, 1991, p.09.

²¹ POTTIER Bernard, op. cit., p.155.

Si donc toute recherche peut et doit être critiquée, aucune ne doit être, a priori, condamnée, ou pire, interdite.»²²

²²TALBI Mohamed, BUCAILLE Maurice, op. cit., p.67.